se sont jamais quittés et travaillent ensemble aux mêmes œuvres. Une même passion, un même culte pour leur art les anime. Avec leurs cheveux grisonnants et bouclés, leurs traits rasés empreints d'une bonhomie grave, leurs yeux pâles et doux où rayonne une sorte d'éclat intérieur, ils font revivre devant vous la grande espèce perdue des antiques tailleurs d'images dont ils apparaissent comme les derniers représentants. A les voir et à les entendre, on saisit mieux le sentiment naïf et fort qui inspirait les confréries d'artisans du moyen-âge, ouvriers du bois et de la pierre, sculpteurs de chimères et sculpteurs de saints. Noblement, ils ont fait de leur temps deux parts, l'une qu'ils occupent à des travaux de menuiserie vulgaire, puisque, cependant, il faut gagner le pain de chaque jour, l'autre qu'ils consacrent à parfaire d'un ciseau pieux des motifs d'ornementation, des figures de vierges et d'apôtres, conformes à leurs rêves. Nulle hâte chez eux, aucune fièvre de gloire ou d'argent. Ils n'attendent rien de ce monde, mais tout de l'autre. Ce sont des croyants à la fois enthousiastes et paisibles, des passionnés calmes. La pensée même du lucre n'a jamais frôlé leurs âmes. Ils ont mis quinze ans à ciseler, pour leur paroisse, une chaire à prêcher qui est peut-être leur chef-d'œuvre : elle leur a été payée, chiffre net, 2,200 francs, un peu plus que le prix du chêne et le prix des outils!

— Sans doute, me dit l'aîné de sa voix profonde, on gagne davantage à fabriquer des armoires et des lits, mais il y a aussi la satisfaction d'avoir fait quelque chose qui vaille.

Ils m'accompagnent à l'église et, après m'avoir montré la chaire, ils m'entraînent vers les orgues. Ce sont, paraît-il, celles-là mêmes dont le marquis de Locmaria gratifia Plestin, non point par testament, comme le prétend la complainte, mais vraisemblablement aux jours de sa jeunesse, car elles portent la date de 1653. Tout d'abord, il les destinait à Plégat, mais il se trouva qu'elles étaient trop grandes, et ce fut Plestin qui en hérita. Elles n'ont été transférées à Lanvellec que le samedi de Quasi-

modo 1864. Elles rendent des sons admirables, au point qu'un ancien recteur d'ici, promu curé de canton à Plouaret, ne se pouvait consoler de ne les plus entendre.

'N otro Doucet ar blew frizet,
Person canton en Plouaret,
A zo affliget hé galon
Pa né glew hon ogro o són

[Monsieur Doucet, (le prêtre) à la chevelure frisée, — curé de canton à Plouaret, — a le cœur plein d'affliction, — de ce qu'il n'entend plus nos orgues sonner].

Ainsi s'exprime un chant breton, composé en l'honneur de Lanvellec par Philippe Le Merrer qui se révélait poète populaire à ses heures.

Pour ce qui est de l'église elle-même, elle a été rebâtie en 1852. Dans le transept de gauche se voit, appliquée au mur, une rangée de seize écussons dominés par les armes de la maison du Cosquer à qui appartint en premier lieu le magnifique domaine de Rozambo. Dans ce même transept, près de l'autel du Rosaire, est la statue de saint Mathurin qui fut autrefois en grande vénération dans notre pays. Il est en surplis et en bonnet carré, l'étole au cou, un goupillon dans la main droite. Je relève encore une représentation de saint Roch, coiffé d'un large chapeau de pèlerin où deux clefs, — les clefs guérisseuses de la rage et de la peste, — sont disposées en croix. Mais le « grand patron » de Lanvellec est saint Brandan, et son « petit patron, » saint Samson, celui-ci sans doute pour rappeler que la paroisse dépendait jadis du diocèse de Dol. J'essaie d'obtenir quelques renseignements sur saint Brandan, avec le secret espoir que le sillage lumineux de sa mystique odyssée ne s'est pas complètement éteint dans la mémoire de gens qui l'invoquent, chaque dimanche, comme leur protecteur attitré. Mais, tout ce que l'on a retenu de lui se résume en ce piètre dicton :

An ôtro sant Brandan
Eréet hè gorf gant eur c'hervè bâlan.

[Monseigneur saint Brandan, — la taille amarrée d'un lien de genêt].

Vague jeu de rimes où perce peut-être une allusion à la corde grossière qui ceignait ses reins de moine. Il est représenté, dans le chœur, jeune, tête nue, en grand manteau, portant la crosse abbatiale.

Une coutume charmante, qui se pratique dans toute cette région, est la « quête du lin filé. » Elle se fait à Noël, à la Chandeleur, et tous les dimanches du mois de mai. Les ménagères viennent à l'église, serrant sous le bras des écheveaux de fil qu'elles déposent, à Noël, devant la crèche de l'Enfant-Jésus, ou que ramassent, à la Chandeleur, une jeune mère, durant le mois de Marie, une jeune fille.

Le territoire de Lanvellec compte, outre la chapelle de saint Maudez, celles de saint Gonéry — que l'on appelle en breton, par abréviation, *sant Konè* et qui, moyennant une modeste offrande de beurre, préserve de toute épidémie les bêtes à cornes; de saint Loup, que l'on invoque pour les maladies infantiles; de saint Goulven, qui guérit de la fièvre; enfin, et surtout, de saint Karé, un des pèlerinages les plus fréquentés de cette partie de la Bretagne, et dont le pardon attire, chaque année, un immense concours de peuple.

Ce pardon, M. Luzel l'a chanté dans un des poèmes de son *Bepred Breizàd*, « An Itron Varia sant Karé, » qui a malheureusement le tort de n'être qu'une transposition bretonne de la « Notre-Dame de Kevlaar » d'Henri Heine. Un autre chant, d'un caractère à la fois plus populaire et plus local, est celui que Jean-Marie Le Jean (I. M. ar Iann, *alias* « Eostik Coat-an-Noz ») a composé sous le titre de *Gwerz an Itron Varia a Druez, patrounez chapel nevez Zant-Kare* (*Gwerz* de Mme Marie de Pitié, patronne de la chapelle neuve de saint Karé). On le vend,